

Café de la paix : Faut-il faire l'éloge des frontières ?
« la table ronde » 7, place saint André jeudi 17 mai 18-20h
 Comment comprendre l'ambivalence de la frontière qui s'ouvre et se ferme à la fois, qui filtre les passages en même temps qu'elle les garantit, qui est à l'origine des conflits en même temps qu'elle en assure la sortie ? Comment expliquer qu'à l'époque de la mondialisation elle demeure si vivace ?

I) Les surprises de l'étymologie

Un Français parle-t-il de la même chose qu'un Allemand quand il parle de "frontière" et que devrait-il comprendre lorsqu'un Allemand parle de "Grenze" ? La racine du mot "frontière" se trouve dans le mot latin "frons, frontis", ordinairement féminin, mais l'attribution masculine était déjà d'usage en gallo-romain. Selon le Dictionnaire historique de la langue française, front est un mot d'origine obscure, sans racine indo-européenne connue. Il reprend toutes les acceptions du grec "où le front était considéré comme le miroir des sentiments". Métaphoriquement "faire front" signifie «faire face», c'est-à-dire affronter. Dans emploi absolu, le front désigne la zone des batailles, d'où vient son usage en politique, quand plusieurs parties ou partis s'unissent pour faire front aux autres.(...) Le front est aussi une technique militaire : ce sont les soldats en position de bataille, prêts à affronter l'ennemi. Ce qu'on retient comme notion générale sous-jacente terme de "front" est qu'il s'agit toujours d'une ligne avancée ayant à faire face à un opposant, l'avant-poste, ce qui est à l'extrémité. (...) La connotation belliqueuse et militaire du mot "frontière" le point ou la "limite" où des forces s'affrontent et se définissent dans leur affrontement s'efface dans l'évolution linguistique du mot, en privilégiant le sens d'une virtualisation de la "limite", comme ligne abstraite, imaginaire sépare deux territoires voisins-limitrophes. Cependant le sens antérieur reste stocké dans le capital sémantique du mot.

L'étymon du mot "Grenze" est "granica". C'est un mot emprunté aux langues slaves, notamment au polonais "granica" et au tchèque "hranice". "Granica" est le mot polonais pour "borne" : pièce marquant la limite d'un territoire sous la forme d'une « bande », d'une zone et non d'une ligne. La ligne n'existe qu'en tant qu'entité abstraite ou projection mentale. Le sens originaire du mot allemand "Grenze" est donc : la ligne imaginaire qui sert à la séparation de territoires. L'usage courant du terme qui s'est établi avec l'évolution linguistique, a beaucoup restreint ce sens en l'appliquant exclusivement à des frontières naturelles comme les rivières et les murailles(..)

Aujourd'hui le mot "Grenze" est largement répandu dans toutes les régions de l'Allemagne, sauf en Bavière, où le terme «Mark" ou "March¹" est encore utilisé pour désigner la frontière. Il est probable que le premier usage de "Grenze" revienne au domaine de la propriété privée, mais son application s'est de plus en plus étendue à celui de la politique. Dans ce sens il n'est pourtant pas exclusivement lié aux territoires de l'Etat, il se rapporte aussi bien aux propriétés communales, sinon privées.(...)

.En résumé, cette brève archéologie sémantique de frontière et de Grenze fait apparaître une chose surprenante : les deux termes prennent in fine la même direction, celle d'une dématérialisation par le relais du sens métaphorique de limite linéaire. Et ceci malgré le fait que les deux mots renvoient au départ à des notions très différentes. Grenze ne sert qu'au

Le mot "Mark" ne correspond pas à la frontière en tant que limite politique et géographique entre deux Etats, mais à la façon et à l'acte par lesquels une commune marque ses propriétés, par exemple par la peinture de poteaux. Quant au sens des limites des champs et des champs eux-mêmes, il s'est progressivement élargi au sens de frontière entre des régions frontalières et entre des pays voisins

marquage matériel d'une limite; frontière comporte à l'origine une acception très nettement marquée par des représentations guerrières². TomkeLask, grenze/frontière : le sens de la frontière quaderni n°27 -automne 1995

II) Conception classique des frontières :

a)Le modèle westphalien

l'idée même de frontière internationale a surgi en droit international au moment de la négociation des traités de Paix de Westphalie (1648) suivant la guerre de Trente ans.³ Elle devait garantir la stabilité territoriale et la paix durable, ce que l'histoire européenne contredit par la suite de multiples façons. Le lien entre paix, guerre et frontière peut donc être revisité de cette première manière, en regardant comment les solutions territoriales de sortie de conflit sont plus ou moins porteuses de stabilité durable

En effet, le principe même de l'équilibre territorial westphalien repose sur cette idée qu'un tracé frontalier, souvent issu de l'héritage d'une ligne de front stabilisée, peut éviter des guerres futures. La paix interétatique, dans cette optique, est garantie par l'association de deux outils du pouvoir, que sont la souveraineté d'un côté, avec une double dimension interne (assise populaire du pouvoir) et externe (inter reconnaissance mutuelle des autorités souveraines), et le territoire de l'autre, défini le plus précisément possible par le biais de la ligne-frontière.

. Anne-Laure Amilhat-Szary et Amaël Cattaruzza ,Frontières de guerre, frontières de paix : nouvelles explorations des espaces et temporalités des conflits .

b)Le modèle wébérien

On répète après lui, de manière quasi rituelle, la formule consacrée : l'État est une organisation qui revendique, avec un certain succès, le monopole de la violence légitime sur

² **L'invention de la géopolitique** :« La géographie, ça sert d'abord à faire la guerre » (Lacoste, 1976).

La géopolitique – je mets, pour le moment, de côté son terme même – est née en Allemagne. C'est en tirant les leçons de ses défaites contre les armées napoléoniennes que la Prusse, par le canal d'un certain nombre d'intellectuels, va inventer, vers 1820, un enseignement de la géographie et de l'histoire pour le dispenser aux futurs citoyens, afin de les convaincre que l'Allemagne existe malgré son morcellement étatique et qu'il faut faire son unité. On enseigne la géographie à l'Université de Berlin et ses cours sont destinés à former les instituteurs et les professeurs qui enseigneront cette discipline dans les établissements secondaires puis primaires ; l'Unité allemande est en marche dans les manuels, les Allemands, jusqu'à la fin du XIXe siècle, étant les seuls à produire et à enseigner de la géographie. C'est seulement après 1871 que la France commencera à faire de même. — *Les défaites sont décidément propices au développement du savoir géopolitique !*

Y. L. — Écoutez la suite : les dirigeants français s'avisent que la France n'a pas d'enseignement géographique ; certains y voient même la raison de la victoire de l'Allemagne. Les instituteurs prussiens qui en excursion montrent à leurs élèves l'usage des cartes sur le terrain sont aussi des sous-officiers qui feront la guerre plus efficacement que l'armée française dont la plupart des officiers ne savent pas utiliser les cartes, celles-ci restant l'apanage du seul état-major. (...)

En géographie politique, les idées de Darwin auront en Allemagne une influence considérable, car les géographes allemands conçoivent alors l'espace comme le champ d'affrontement écologique entre des espèces naturelles ou des peuples dans leurs luttes pour la vie conformément aux lois de la « sélection naturelle ». C'est à cette époque qu'apparaît le terme de « géopolitique » par contraction de « géographie politique » comme le fit un juriste suédois, Kjellen. Cette référence à de prétendues « lois de la nature » n'a aucune légitimité épistémologique : elle n'en a pas moins servi de justification aux ambitions impérialistes du Reich

Yves Lacoste, Jean-Pierre Cléro, le dépérissement de l'idée de frontière ? Cités

³ **Au XVe siècle, la cartographie politique n'existait pas.** Quelle vision de son État pouvait avoir un dirigeant ? Probablement celle d'une liste de villes, soigneusement conservée dans les archives-terriers. Le Moyen Âge n'a pas connu de lignes frontières. Le long des zones de contact, les droits se superposent et s'imbriquent, formant des régions de « marches » plus ou moins indécises qui s'appuient, du moins dans l'Europe du Nord, sur les lambeaux subsistants des vieilles forêts séparatrices.

un territoire donné (Weber 1978). Le pouvoir du centre rayonne jusqu'à ses confins via une bureaucratie qui le relaie jusqu'à la frontière mais ne la dépasse pas. La frontière distingue deux territoires appartenant à des entités politiques différentes dont chacune exerce indépendamment le contrôle de l'entrée et des sorties du territoire (Pratt 2000). La conséquence est connue. Elle permet au modèle wébérien d'être en adéquation avec le modèle westphalien des internationalistes pour lesquels les frontières territoriales doivent être ajustées comme des horloges avec des frontières lignes qui supposent des espaces contigus et distincts, et un monde où il n'existe pas de territoire sans souveraineté et où les pirates (comme hommes non asservis aux règles de l'État et des États) ont définitivement disparu (Thompson 1994). Didier Bigo, Frontières, territoire, sécurité, souveraineté <http://ceriscope>

III) le verrouillage des frontières ; l'effet de la mondialisation

a) l'héritage de la première guerre mondiale

« Et de fait, rien peut-être ne rend plus sensible le formidable recul qu'a subi le monde depuis la Première Guerre mondiale que les restrictions apportées à la liberté de mouvement des hommes et, de façon générale, à leurs droits. Avant 1914, la terre avait appartenu à tous les hommes. Chacun allait où il voulait et y demeurait aussi longtemps qu'il lui plaisait [...] Il n'y avait pas de permis, pas de visas, pas de mesures tracassières, ces mêmes frontières qui, avec leurs douaniers, leur police, leurs postes de gendarmerie, sont transformées en un système d'obstacles ne représentaient rien que des lignes symboliques qu'on traversait avec autant d'insouciance que le méridien de Greenwich. » Stefan Zweig, *Le monde d'hier. Souvenirs d'un Européen* (1942)

« les canonnades d'août 1914 mirent brutalement fin à l'époque où les gouvernements considéraient les étrangers "sans suspicion ni méfiance" et où ces derniers étaient libres de franchir les frontières sans trop de difficultés⁴

b) La mondialisation et le paradoxe de la frontière difficile à franchir

Chute du Mur, mondialisation... Dans les années 90, les médias ont relayé l'idée de Fukuyama sur la fin de l'histoire, mais pas celle de la fin de la géographie... Pourtant la question de l'espace et du territoire était implicite et elle n'a pas échappé aux géographes. La mondialisation allait-elle enfin rendre égaux tous les points du globe ? Il semble qu'au contraire, la mondialisation spécialise de plus en plus les territoires et les entraîne dans une concurrence effrénée. Non seulement les frontières sont devenues des lieux de mort, comme en Méditerranée ou entre le Mexique et les Etats-Unis, mais elles ne sont plus circonscrites à leur simple tracé géographique. Elles sont en fait partout, via des systèmes de surveillance ultrasophistiqués ou des murs qui s'érigent aux points de circulation.

Nous sommes à la fois dans une dilution et une crispation identitaire. Les frontières ne circonscrivent plus forcément des ensembles identitaires cohérents. Alors que nous sommes en pleine mondialisation, jamais elles n'ont été si difficiles à franchir C'est l'équivalence entre Etat-nation et territoires qui volent en éclat. Les frontières auparavant définissaient le contour d'un Etat et d'un régime politique, elles participaient d'un alphabet spatial qui déterminait un système géopolitique stable en apparence ; aujourd'hui elles ne font que filtrer les flux de la mondialisation⁵. Sauf qu'aujourd'hui, même une fois que nous avons fermé les

⁴ John Torpey, *L'invention du passeport*, Belin, 2005, p. 141

⁵ les deux grands paradigmes historiques de la théorie des relations internationales (le « réalisme » pour qui le monde est un système d'Etats en guerre potentielle et l'« idéalisme » pour qui la coopération et les institutions internationales peuvent éviter les guerres) sont aujourd'hui mis dans le même sac par de nombreux critiques. Ils relèveraient d'une posture « rationaliste » commune, qui s'oppose à une réflexion « constructiviste ». Schématiquement, on peut dire que pour l'approche constructiviste, le sens des événements internationaux ne découlerait pas d'un jeu de relations entre les Etats ou acteurs rationnels, qu'ils soient coopératifs ou

portes, les fenêtres et les volets, Internet et la pollution entrent encore dans notre intérieur. De même, il est très difficile et contre-productif de vouloir se protéger de la mondialisation⁶. Ces frontières qui avaient été érigées pour protéger les individus grâce à la médiation de l'Etat sont aujourd'hui le lieu où l'individu se retrouve en prise directe avec la mondialisation. La frontière, symbole de l'Etat-nation, est devenue justement l'endroit où il n'y a plus de⁷ médiation de l'Etat, une sorte de no man's land. Anne-Laure Amilhat-Szary : «Aujourd'hui, les frontières ne font que filtrer... <http://www.liberation.fr/planete/2015/07/03>

c) La gestion des flux ne se limite plus à la ligne frontière

Plus liquide que solide, elle serait lieu de différentiel, de marquage, de traçage éventuel mais non force de blocage, de contrôle systématique de tous les points de passage et de tous les individus qui s'y rendent, encore moins l'endroit où se ferait la clarté entre les catégories du désirable et de l'indésirable. Pour opérer comme institution politique, elle serait pixellisée, discontinue : nuage de points ou ligne brisée. Les intuitions de Gilles Deleuze et Félix Guattari dans *L'Anti-Oedipe* (2004) prendraient corps et la matrice nomade hanterait en permanence l'ordre politique étatique et sa volonté d'immobiliser. C'est pourquoi, la frontière marquerait la hylé (la matière du monde) et existerait comme opération de triage dans la gestion des flux mais serait bien incapable d'être close à l'échelle d'un large territoire et pour un moment long puisqu'elle serait chaque fois à retracer, densifier, durcir et rendre continue par des opérations de violence, de sécurisation, de surveillance et contrôle. Travail de Sisyphe, phantasme sécuritaire rêvant d'un monde de l'infranchissable, de l'homogène, de la pureté et du sacré et faisant violence au monde par ce rêve même de l'autonomie souveraine (D. Bigo, Bocco et Piermay 2009).

Les procédures d'acceptation des étrangers via les visas, les mécanismes de surveillance et de tri au moment du voyage, les contrôles des places aéroportuaires ou des flux maritimes, l'impossible ligne Maginot des points de passage terrestres, (...) doivent être discutés (...). Les experts du renseignement ne veulent pas et ne croient pas à la clôture territoriale et à son efficacité. Ils souhaitent un contrôle de la mobilité qui passe par la projection en amont des contrôles et ils envisagent une reconceptualisation de l'humain en mobilité, bien au-delà de l'envoi de policiers ou de gardes-frontières dans les consulats, ce qui constituait, jusqu'à maintenant une formule de compromis avec les professionnels de la politique. Pour atteindre un tel objectif, il faudra transformer l'humain en information sécable, transférable et disponible pour une mise en réseau, via des bases de données interconnectées, mettre en place des visas électroniques accordés au vu des informations précédemment récoltées sur l'individu, ses proches ou ceux à qui il ressemble. . Didier Bigo, *Frontières, territoire, sécurité, souveraineté* <http://ceriscope>

IV La vulnérabilité des migrants⁸

a) L'exploitation de la vulnérabilité

Les frontières nationales en particulier ont séparé l'humanité dans son ensemble en communautés distinctes, définissant des échelles de salaires, des accès à la protection sociale

belliqueux, mais serait « construit », notamment en fonctions des croyances individuelles ou collectives (cultures, religions, etc.). jean-claude ruano-borbalan Un monde sans frontières? Sciences humaines.juin2002

⁶ » Cette situation est l'un des grands paradoxes des sociétés modernes. Nombre d'États adhèrent ainsi, d'un côté, à une pensée libérale favorable au libre mouvement des marchandises mais, d'un autre côté, à une pensée sécuritaire qui voit dans l'étranger un risque pour la cohésion nationale.

⁷ Lancés sur la Méditerranée, des milliers de migrants y meurent chaque année. Les États européens ont fait de cet espace marin un rempart à l'immigration. Cette frontière est devenue un lieu où, selon la géographe Anne-Laure Amilhat Szary, « nous avons admis de perdre notre humanité ».

⁸ *la première inégalité du monde tient simplement au fait d'être né dans un pays plutôt que dans un autre*

et des standards de vie différenciés. Alors que les frontières ne sont perméables que pour une certaine catégorie privilégiée d'individus, elles sont imperméables pour le plus grand nombre. Les migrants qui passent les frontières nationales sans autorisation sont souvent traités comme des criminels et déshumanisés. Ils perdent fréquemment à cette occasion leurs droits sociaux, économiques et politiques et, en conséquence, deviennent les victimes d'une exploitation et d'abus disproportionnés (voir par exemple Anderson et al. 2009 ; Hess & Kasparek 2010 ; Nevins 2002). Les migrants sont de fait devenus une "nécessité structurelle" (Cohen, 1987: 135) des économies des pays industrialisés et ils jouent un "rôle tactique" dans le processus de restructuration industrielle (Delgado-Wise, 2004: 592). Les recherches empiriques en Europe et en Amérique du Nord ont montré que les migrants -et en particulier les migrants du Sud globalisé- fournissent une main-d'œuvre rendue vulnérable par les restrictions de mobilité aux frontières et les pratiques répressives qui leur sont associées Harald Baude, Un monde sans frontières : une utopie ?

b) la frontière tue⁹

Le précédent qui vient spontanément à l'esprit est la traversée de l'Atlantique effectuée par les millions d'Européens qui s'embarquèrent, au XIXe et au XXe siècle, vers le Nouveau Monde. *« Mais il y avait beaucoup moins de décès. Et ces décès n'étaient pas liés à la fermeture des frontières américaines mais aux dangers ordinaires des voyages de l'époque, qu'il s'agisse des maladies ou des naufrages, poursuit Carolina Kobelinsky. Ce qui est nouveau, en ce début de XXIe siècle, c'est le régime même des frontières : toute une trame de lois et de règlements pousse aujourd'hui les réfugiés dans des voyages périlleux qui se transforment en tragédies. »*

Pourquoi migrer tue <http://abonnes.lemonde.fr/idees/article/2018/04/12/pourquoi-migrer-tue...>
2 Mur de papier »

Ce n'était pas le cas il y a encore dix ou quinze ans. *« En 2003, lorsque j'enquêtai dans les centres d'accueil de demandeurs d'asile pour ma thèse, 95 % des migrants que je rencontrais étaient arrivés en France par avion, le plus souvent avec un passeport d'emprunt et un visa, poursuit Carolina Kobelinsky. Aujourd'hui, leurs petits frères ne peuvent plus le faire : les voies légales vers l'Europe sont devenues tellement inaccessibles qu'ils doivent risquer leur vie sur des routes très dangereuses, traverser le désert et la mer, et perdre un, deux ou trois ans de leur vie dans des voyages périlleux que leurs aînés faisaient plus facilement. »* Plus on contrôle, plus le nombre de morts augmente, résume le géographe Olivier Clochard, qui en veut pour preuve l'évolution des courbes de mortalité aux frontières. *La mobilité est la nouvelle valeur du monde contemporain, constate Antoine Pécoud. Le problème, c'est qu'elle n'est pas également distribuée : l'Europe a décrété que son territoire était interdit aux migrations et le reste du monde est prié de s'adapter. Résultat : l'élite du Nord se déplace efficacement, rapidement et sûrement sur toute la planète, mais les migrants du Sud sont assignés à résidence dans leur pays. La mobilité est indolore pour les élites, mortelle pour les déshérités.* Pourquoi migrer tue le monde idées | 12.04.2018 à 14h48 • Par Anne Chemin

V) Le besoin de sécurité

a) La question de la séparation de l'intérieur et de l'extérieur¹⁰ La crainte archaïque d'être pénétré par le monde extérieur

⁹ Tant les *criminal tribes* aux Indes britanniques que les personnes soumises au code de l'indigénat dans l'empire français étaient recensées sur une base ethno-raciale justifiant leur soumission à un strict contrôle des déplacements, voire à un cantonnement dans des espaces réservés : La « libre circulation » : retour sur le « monde d'hier » Emmanuel Blanchard

¹⁰ La frontière "interne" peut contribuer à la définition de la communauté, au renforcement de son identité ou de son intégration : "ici, on est chez nous". La frontière "externe" signifie aux "autres" qu'ils sont dehors et qu'ils ne pourront pénétrer à l'intérieur que sous certaines conditions.

...la véritable frontière est moins géographique qu'instituant un ordre du sens, c'est-à-dire symbolique¹¹. Ainsi comprend-on que le besoin d'instituer des « frontières » provienne en droite ligne d'une angoisse originaire, archaïque et, à ce titre, fondatrice : la crainte d'être envahi, rempli jusqu'à l'étouffement, pénétré, perforé, transpercé de part en part ; la symptomatologie psychanalytique recense de multiples témoignages de cette angoisse primaire, étayée sur le corps vécu, c'est-à-dire sur un schéma imaginaire du corps, perçu comme fondamentalement « exposé » (...). Aucun être humain ne peut survivre en l'absence de limites de son corps, et l'ouverture à l'infini est toujours dangereuse. L'absence de limites est vécue comme danger de contamination du propre et de l'étranger menaçant l'existence de dissolution, et peut donner lieu à une contrepartie compensatoire sous forme de la fixation de limites unilatérales rigides, c'est-à-dire une hyperlimitation qui, tout autant que l'indétermination qu'elle combat, interdit toute communication. Ainsi voit-on que l'image du monde subit la même thématique que le schème dynamique du corps propre. La frontière détermine le proche et le lointain, selon toutes leurs guises ; et l'étayage de la spatialité sur le corps propre et les fantasmes associés expliquent le caractère fantasmatique de ces déterminations (...)

La différenciation spatiale est une nécessité structurale, constitutive de la construction de la personnalité individuelle, mais aussi de cet « organisme » collectif qu'est la société. C'est pourquoi le souci de garantir l'intégrité des frontières est constitutif de l'identité collective, et n'est pas, nous semble-t-il, sans relation avec une problématique narcissique. Le collectif se vit comme un organisme menacé sur son enveloppe extérieure, en sorte qu'il se trouve amené à surinvestir cette « enveloppe » que constitue la limite du territoire déterminant l'identité spatiale du collectif en question. (...) Toute communauté s'institue d'abord en mettant en sécurité le groupe à l'aide de cette enveloppe morphologique. C'est sans aucun doute un tel processus qui fut à l'origine de la fortification des villes et des murailles frontalières du royaume ; mais l'essentiel est ici de comprendre que, à quelque niveau que ce soit de l'évolution des sociétés humaines, se manifeste une « tendance au primat de l'intérieur », au sens où les « sociétés » les plus primitives ne cherchent d'abord qu'à assurer leur autoprotection à l'abri de frontières réelles ou fictives. Cela signifie que le « principe de la paroi » entre en jeu, dès les constitutions de société les plus primitives, et quelle que soit l'existence effective de réalisations architecturales ayant vocation à figurer l'inclusion séparatrice de l'espace.¹² *Des frontières comme ligne de front : une question d'intérieur et d'extérieur. Éléments de sociotopologie P. Fontaine*

b) la barrière immunitaire

Nécessité de la séparation entre un dedans et un dehors¹³. Une loi de l'organisation. Mise de l'ordre dans le chaos. Toutes les légendes fondatrices parlent de ce geste inaugural de démarcation. La question du sacré : mot qui vient du latin « sancire », qui signifie « délimiter,

¹¹ Raffaele Simone : Je crois, avec les éthologues, que les humains ont besoin, comme presque tous les animaux supérieurs, de marquer leur territoire qui est « le leur » par rapport à ceux des « autres » – revendication portée actuellement par les nationalismes qui se réveillent autour de nous. Les Romains avaient inventé le dieu Terminus pour marquer la valeur presque sacrée de telles limites.

¹² La thèse mise en avant par Didier Fassin est que, depuis un quart de siècle maintenant, la problématique de la racialisation a pris le pas sur celle de l'immigration. Cela signifie que, comme en témoignent les multiples débats sur les quartiers en difficultés, les émeutes urbaines, la violence sexiste, les conflits de culture et de religion, on a assisté à un durcissement des frontières extérieures et à une plus grande visibilité des frontières intérieures. Les questionnements politiques récents sur l'identité nationale participent pleinement de ce mouvement de création de nouvelles lignes de différenciation, voire de discrimination

¹³ La frontière n'est pas un mur, elle marque une limite certes, mais seulement en tant qu'elle est franchissable: c'est un espace de régulation et de passage. La frontière n'est pas non plus un pont, car son rôle est de délimiter un intérieur d'un extérieur. Une frontière, comme une membrane, n'est ni ouverte ni fermée, mais ouverte et fermée à la fois

entourer, interdire. » On voit bien que la nécessité des frontières fait suite à la sensation d'un dehors ! (...). Tracer une frontière ne vise-t-il pas à réinventer un dedans face à dehors étranger ? Croire à un monde sans frontières semble au contraire faire remonter les sensations humaines bien en amont, au moment intra-utérin où on n'a pas encore senti l'altérité inquiétante du dehors ni même la toute-puissance totalitaire de la matrice qui nourrit, si tout continue à baigner, pourquoi chercher à retrouver symboliquement un dedans qu'on n'a jamais perdu ? « La plupart des peuples... entretiennent avec leurs limites un rapport émotionnel et quasiment sacré. » « Le sacré, c'est du tangible et du solide. » « Enfoncez un coin d'inéchangeable dans la société de l'interchangeable

Le corps érige une barrière immunitaire pour éliminer l'ennemi étranger, l'antigène qui cherche à l'envahir, à profiter de lui pour se développer et se multiplier. Aujourd'hui, les objets planétaires produits pour notre bien, pour notre confort, et pour formater nos modes de vie, sont aussi envahissants, et les frontières, plus que jamais, ne sont-elles pas une résistance vitale contre cette colonisation des corps et des cerveaux si humainement totalitaire ? Nos produits et nos coutumes nationaux contre vos uniformismes et consumérismes internationaux. Pour ne pas se faire vampiriser par l'incitation dictatoriale à tout avaler en déglutition primaire ce qui est produit pour notre bien, au nom de l'amour bien sûr et en occultant la terrible régression que cela implique, dire non, tracer une frontière originaire, imposer avec une force de survie un refoulement originaire, tracer une délimitation entre ce qui est soi, droit ir-renonçable, et cette sorte de maternalisme d'argent métastaté partout. ...¹⁴

Alice Granger Guitard présentation *éloge des frontières* de Régis Debray

VI) Le cosmopolitisme comme exigence d'hospitalité et de reconnaissance de l'autre ¹⁵

Le politique concerne des populations, des peuples, des unités juridico-politiques sur des territoires. Toutes ces réalités ne sont qu'historiques et contingentes. Elles résultent des guerres, des invasions, des conquêtes¹⁶, du développement de la production et du commerce, de l'apport de populations étrangères dotées d'autres langues, d'autres cultures, d'autres références. Il n'y a rien de naturel, ni de logique dans tout cela. Or c'est de cette même

¹⁴ Le sans-frontiérisme est un économisme. Moins d'Etat et plus de mafia, déguisement d'une multinationale en fraternité, en fait cette multinationale est une matrice immortalisée et métastatée devenue folle et de plus en plus riche

¹⁵ Les positions des philosophes contemporains sur l'attitude à adopter face aux migrants – réfugiés politiques ou immigrés économiques – se déploient donc sur quatre grandes aires. Parmi ceux qui se reconnaissent dans une morale déontologique, il y a ceux qui plaident pour le cosmopolitisme et ceux qui défendent l'identité. Parmi ceux qui optent pour une éthique conséquentialiste, on retrouve également des « identitaires » et des cosmopolites.

Le premier oppose le pôle du devoir à celui des conséquences. Si l'on fait reposer ses convictions morales sur des principes, des intentions ou une loi morale inébranlables, on se situe du côté de l'éthique dite déontologique (de *deon*, « devoir »). En revanche, si l'on considère qu'est bonne une action dont les effets sont bénéfiques au plus grand nombre – même si elles paraissent peu sublimes en soi –, on se place dans le camp des conséquentialistes. Le second axe porte davantage sur la vision du monde que l'on défend lorsqu'on aborde le sujet des migrations. Il oppose l'identité et le cosmopolitisme. La défense de l'identité collective, que l'on doit protéger de l'agression ou de la dilution, privilégie l'enracinement culturel et national des hommes dans un ensemble concret. À l'inverse, les promoteurs du cosmopolitisme considèrent que l'homme est d'abord un citoyen du monde possédant des droits universels. **Victorine de OLIVEIRA.** °

¹⁶ Étienne Balibar : Je pense aussi qu'un monde sans frontières risquerait d'être encore plus violent. Si la plupart des frontières résultent de la guerre – d'une certaine façon elles ne correspondent pas à la paix, mais plutôt à une suspension des hostilités –, croire que la pacification va de pair avec une abolition des séparations territoriales est une dangereuse illusion. La « guerre » qui se mène aujourd'hui contre les migrants, les murs qu'on construit entre le Nord et le Sud, suggère une autre voie : un droit international qui inclut l'hospitalité et limite les excès de la souveraineté. Peut-on imaginer un monde sans frontières ? - La Croix <https://www>

histoire que les frontières tiennent leur existence, elles ne sont donc également ni naturelles, ni le plus souvent rationnelles. Mais ces frontières qui sont issues du passé, de l'ancien monde, doivent-elle être remises en cause au nom du cosmopolitisme d'aujourd'hui, c'est-à-dire de la référence à la seule communauté naturelle et rationnelle qui soit : celle de l'humanité non abstraite et homogène mais multiple et diverse du Tout-Monde ? Je ne le crois pas. Car la frontière n'est pas seulement ce qui sépare ou démarque, mais aussi ce qui permet la reconnaissance et la rencontre de l'autre. La frontière n'a pas seulement un sens négatif, mais aussi un sens positif. Cela est valable aussi bien au niveau psychologique (la constitution de la représentation de soi, de l'intimité, de ce qui n'est pas disponible ou à la disposition de l'autre), qu'éthique (constitution du soi responsable de ses actes) et politique (la citoyenneté nationale distinguée de la citoyenneté du monde). Par conséquent ce qu'il faut combattre ce sont en effet les murs mais pas les frontières. On ne saurait mettre ces deux notions sur le même plan et faire de toutes les frontières des murs : il y a des frontières sans murs, des murs sans frontières et des murs en attente de frontières – c'est parfois d'ailleurs leur seule véritable et provisoire justification. La caractéristique de la frontière, c'est d'abord qu'elle ne concerne pas uniquement les hommes, mais aussi les marchandises, les oeuvres, etc., tandis que les murs ont pour fonction unique d'empêcher le passage des hommes (l'affamé, l'indésirable, le trafiquant, le terroriste, *et al.*). C'est ensuite qu'elle peut faire l'objet d'une reconnaissance mutuelle de part et d'autre de son tracé, tandis que le mur est toujours, à certains égards en tout cas, unilatéral. Les murailles et les murs ont, dans l'histoire de l'humanité, eu pour fonction d'empêcher l'invasion des armées ennemies, les expansions, l'afflux des populations considérées comme indésirables, mais également – c'est le cas aujourd'hui en Europe occidentale aussi – d'isoler des populations les unes des autres (mise en ghettos de population immigrées, etc.), de s'opposer à l'arrivée de populations asphyxiées dans les pays d'abondance – réelle ou imaginaire. Mais les murs, outre qu'ils sont des moyens souvent inefficaces, ne résolvent rien¹⁷. La solution sera en revanche une frontière reconnue de part et d'autre. Le meilleur antidote au mur, c'est la reconnaissance mutuelle de la différence de soi et de l'autre à travers la frontière qui n'est précisément pas un mur étanche, mais un lieu de reconnaissance et de passage. Un monde sans frontières serait un désert, homogène, lisse, sur lequel vivrait une humanité nomade faite d'individus identiques, sans différences¹⁸. Alors qu'un monde traversé de frontières mais reconnues et acceptées de part et d'autre est un monde de différences coexistantes et de diversités florissantes. Mais pour que la reconnaissance et l'acceptation mutuelle puissent avoir lieu, il faut qu'il y ait un équilibre¹⁹. Que la vie soit vivable de part et d'autre et que chacun puisse visiter l'autre quand ça lui chante. Il faut donc surmonter la pauvreté, l'exploitation, le mal-vivre qui fait que des personnes en nombre s'arrachent à leur terre, à leurs familles, à leurs proches pour aller vers un ailleurs rêvé. Le cosmopolitisme doit fournir un principe de régulation des politiques, mais il ne doit pas se substituer à elles. Il doit imposer comme des exigences éthiques et vitales l'équilibre économique, la reconnaissance mutuelle des frontières contre les murs de toutes sortes. En somme le cosmopolitisme doit enjoindre de mettre en place une politique de l'hospitalité contre une politique de l'hostilité

Yves Charles Zarka *Frontières sans murs et murs sans frontières, cités*

¹⁷ On confond les frontières et les murs. Les frontières sont un remède contre les murs Debray

¹⁸ l'on suit Adorno, les utopies des frontières ouvertes énoncées de manière positive devraient elles aussi être rejetées car elles empêchent toute transformation sociale et politique se projetant dans un contexte autre que celui des modes de pensée contemporains

¹⁹ la frontière « rend égal ce qui est inégal (...) elle est un égalisateur de puissance » Debray